

BIBLIOGRAPHIE

Danièle IANCU-AGOU. *Juifs et néophytes en Provence. L'exemple d'Aix à travers le destin de Régine Abram de Draguignan (1469-1525)*. E. Peeters. Paris – Louvain 2001. Collection de la *Revue des Études juives*.

Ce livre est un bon exemple des difficultés que rencontre aujourd'hui l'édition de textes savants concernant la recherche historique érudite. Daté de 2001 par son éditeur (et même de 2000 pour le dépôt légal) il n'a été, en fait, mis à la disposition du public qu'à la fin de 2003 alors qu'il s'agit d'une thèse de doctorat d'état soutenue depuis juillet 1995 et préparée sous la direction de Georges Duby, dont le souvenir émouvant ressuscite ainsi par la grâce d'une préface du maître, datée de mai 1996.

Les thèses d'aujourd'hui doivent être menées à bien dans un délai relativement bref; mais celle-ci appartient encore à la tradition ancienne qui exigeait du candidat un investissement personnel prolongé pendant des années et des années, voire des décennies, dans des recherches approfondies et minutieuses, avant d'aboutir à un « chef d'œuvre », au sens où ce terme était employé jadis dans les métiers d'autrefois: la démonstration de la capacité de l'auteur à devenir lui-même un maître reconnu par ses pairs.

C'est bien le cas pour cet ouvrage dans lequel D. Iancu-Agou expose le résultat d'efforts poursuivis sans relâche pendant toute une partie de sa carrière, « dans l'épais, dans l'obscur bournier des archives notariales » (Duby dixit). Ses recherches, entreprises depuis plus de trente ans, sur l'histoire des juifs en Provence, lui avaient déjà permis d'écrire une première synthèse: *Les Juifs en Provence (1475-1501). De l'insertion à l'expulsion*, publiée en 1981 par l'Institut Historique de Provence. Avaient suivi, en 1995 et 1998, *Les Juifs du midi. Une histoire millénaire*, écrite en collaboration avec son mari (Avignon, Barthélemy) et *Etre Juif en Provence au temps du roi René* (Paris, Albin Michel). Le livre que publient aujourd'hui les éditions Peeters est, en apparence, d'ambition beaucoup plus réduite que les précédents: son titre « *Juifs et néophytes en Provence* » paraît le limiter à un aspect particulier de l'histoire des juifs dans cette province, celui de la conversion en masse de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle, et le sous-titre « *L'exemple d'Aix à travers le destin de Régine Abram de Draguignan* » semble encore plus restric-

tif. Le vaste espace provençal se trouverait ainsi rétréci aux dimensions de sa capitale et le monde des néophytes se concentrerait dans la vie d'un seul individu. Même si la personnalité de Régine Abram apparaît très forte, la focalisation pourrait sembler excessive !

On aurait tort cependant de se laisser tromper par cette présentation volontairement limitée et certainement trop modeste. Ce que nous propose en fait M^{me} Iancu, c'est une étude en profondeur des réalités du monde juif provençal du XV^e siècle, un monde fortement intégré dans la société globale chrétienne, tellement que le passage de l'un à l'autre (toujours à sens unique) peut se faire sans déchirement intérieur trop dramatique ni remise en cause trop fondamentale des façons de vivre.

Partant d'une étude de cas : celui de Régine Abram, l'auteur élargit peu à peu son champ d'observation au milieu dans lequel a vécu son héroïne : celui de l'oligarchie juive des notables et des médecins et elle constate que les conversions y furent beaucoup plus nombreuses et précoces qu'on l'imaginait. Le destin de Régine n'a pas été unique ni même peu fréquent. Certes le plus grand nombre des changements de religion fut provoqué par les violences qui agitèrent les juiveries d'Aix, Arles, Digne, Salon, Tarascon ou Manosque mais celles-ci se produisirent surtout dans les dernières décennies du XV^e siècle alors que les conversions se multipliaient déjà depuis le milieu du siècle.

La dernière épreuve, celle de l'expulsion définitive, décidée dès 1498 et mise à exécution en 1501, a frappé une société juive déjà fortement amoindrie par l'émigration en cours (vers l'Italie, l'empire ottoman ou, plus proches, les états pontificaux d'Avignon et du Comtat) et rongée par la tentation de la conversion à laquelle céderont, au moment décisif, un nombre élevé d'individus ou, plus souvent, de familles. Aux incertitudes de l'exil, environ la moitié des juifs de Provence, selon les supputations de M^{me} Iancu, auraient préféré la sécurité économique du maintien sur place même s'il impliquait le renoncement à l'identité juive en changeant de patronyme.

Mais elle n'arrête pas son étude après l'établissement de ce résultat déjà fort important : enjambant courageusement les limites arbitraires que les usages universitaires ont établies entre le Moyen Âge et la période dite moderne, elle poursuit ses investigations au-delà de la date fatidique de 1501 pour montrer la persistance, au cours du XVI^e siècle, d'une forte solidarité, essentiellement familiale, entre ces néophytes : ils se marient presque toujours entre eux et, pendant plusieurs générations encore, ils formeront une sorte de nébuleuse bien repérable (au moins pour l'œil aiguisé de M^{me} Iancu) au sein de la société chrétienne. Le pouvoir politique y contribue puisque, en 1512, le roi Louis XII impose aux nouveaux convertis de son comté de Provence une taxe spécifique qui sera prélevée suivant les mêmes principes et les mêmes procédés que ceux qui étaient utilisés pendant les siècles précédents pour la perception de la *tallia judeorum*, assurant ainsi, par le biais de

la fiscalité, la persistance du souvenir de l'appartenance à l'ancienne religion et le maintien, pour quelque temps encore, d'une structure administrative désormais périmée.

Mais, en dépit de la mémoire de leurs origines juives, souvent explicitement rappelées dans les actes notariés, ces nouveaux chrétiens trouveront facilement leur place dans la société provençale du XVI^e siècle. Une de leurs activités préférées, la médecine, disparaît assez vite (il en est de même dans les juiveries d'Avignon et du Comtat) mais ils connaissent de belles réussites dans le monde des marchands qui leur était familier et, très rapidement, ils auront accès aux fonctions juridiques et administratives. Pour les carrières ecclésiastiques, il leur faudra attendre un peu : elles ne leur seront ouvertes que dans le deuxième quart du XVI^e siècle. Mais, dès 1519, un ancien juif, Aymar de Malespine, est intégré dans la noblesse par l'octroi de lettres patentes, confirmées, quelques années plus tard, par l'achat d'une seigneurie. D'autres suivront son exemple au point de donner prise à l'accusation portée contre les familles de néophytes de vouloir coloniser le Parlement de Provence. Cependant, si, jusqu'au XVIII^e siècle, on peut noter la persistance d'une certaine méfiance envers les descendants des néophytes soupçonnés même de marranisme, le problème, en Provence, n'a jamais pris l'ampleur que les questions de pureté de sang ont pu connaître dans la péninsule ibérique.

Telles sont les principales conclusions que M^{me} Iancu peut tirer à la fin de son étude et que Gérard Nahon souligne dans sa post-face. Mais avant d'en arriver là, elle a procédé à une enquête minutieuse, menée pas à pas, à travers toutes les sources disponibles et, tout spécialement les actes que lui ont fournis les registres notariaux. Elle en publie un grand nombre, intégralement, en latin, dans les pièces justificatives qui, avec les cartes et les tableaux récapitulatifs, constituent plus de la moitié du livre. Le lecteur pressé qui fait confiance, à juste titre, à l'auteur, négligera peut-être de s'attarder sur les documents originaux ici rassemblés ; mais quelle bonne fortune ce sera pour tous ceux qui veulent conduire, par exemple, des recherches généalogiques : ils trouveront là une mine de matériaux sûrs et prêts à l'emploi auxquels ils pourront avoir recours pour bâtir à leur tour, des études complémentaires que M^{me} Iancu appelle de ses vœux, à défaut de les poursuivre elle-même.

René MOULINAS